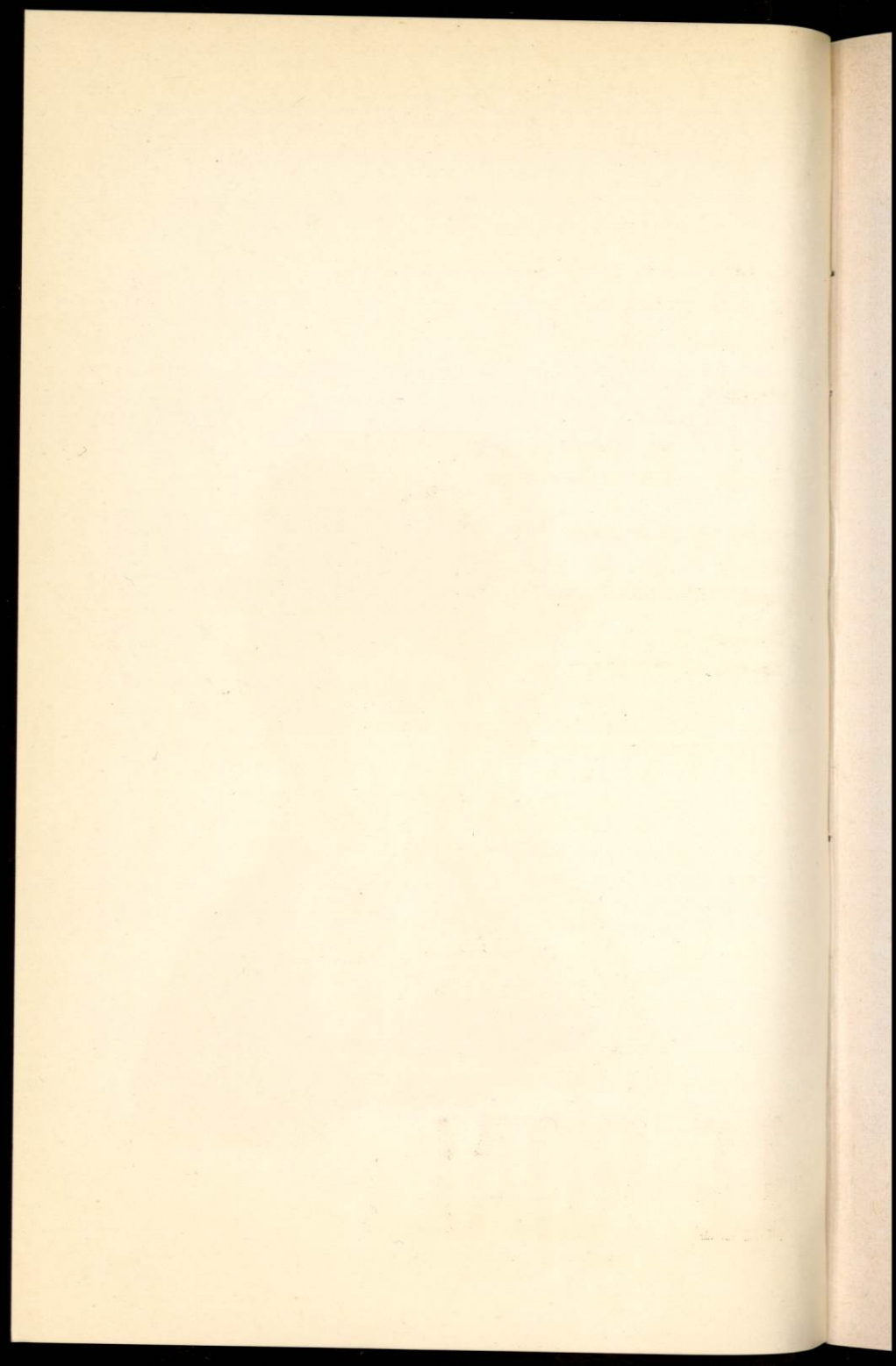




LE RITAL



La Compagnie Lyrique Raymond VOGEL
en collaboration avec
Les Baladins Lyriques

présente

LE RITAL

Opéra en deux actes
de
Remo FORLANI

Musique de
Antoine DUHAMEL

Tentative d'explication
de l'auteur
du compositeur
du metteur en scène
à propos du Rital

(Raymond VOGEL)

C'est le deuxième spectacle de notre Compagnie. Le premier « L'Opéra des Gueux » de Britten était une œuvre déjà confirmée. Le problème avait été pour nous de trouver le style qui devait permettre aux mots, donc aux idées de passer dans la salle en même temps que la musique. Car le problème de l'Art lyrique contemporain est là. Il ne suffit plus aux compositeurs de prendre n'importe quels mots — dans l'opéra italien n'importe quelles onomatopées — pour rendre sensible par la seule musique une situation ou un sentiment que le public, suivant son instinct, sa culture, reçoit ou ne reçoit pas. Dans la plupart des opéras célèbres, les mots ne comptaient guère. Il y avait des exceptions naturellement, mais la règle générale était de s'en tenir à quelques situations facilement compréhensibles. L'émotion relevait du compositeur seul. Aujourd'hui, qu'on le regrette ou non, le public est plus exigeant. Il voudrait non seulement que la musique transcende les mots mais il voudrait aussi que ces mots expriment des idées et créent des situations intérieures. Pour cela, il faut que les mots parviennent aux spectateurs, donc que le compositeur dans son écriture tienne compte de cet impératif ; que le responsable du livret soit non pas un faiseur de canevas pour opéra mais un véritable auteur dramatique ; que le chanteur passe du rôle de phénomène vocal à celui d'interprète. Ce chanteur doit non seulement émettre des sons harmonieux mais aussi articuler parfaitement les mots et devenir un véritable comédien.

Tout cela exposé, je pense qu'il est inutile de préciser notre ambition. Je crois sincèrement que pour une part, celle de l'auteur et celle du compositeur, le but a été atteint. Remo Forlani est un véritable auteur dramatique. De notre temps. Ses idées, il les exprime par des mots



(Photo J. Jungmann, Strasbourg)

Raymond VOGEL - Barbara PEARCE - Antoine DUHAMEL
Théodore PARASCHIVESCU - Jacques RAPP

qui sont les nôtres tous les jours. Comme il a beaucoup de talent, ces mots vulgaires assemblés par lui deviennent poésie. J'ajouterai, pour la petite histoire, que Remo Forlani aime Brecht et Pagnol et qu'une de ses pièces « Guerre et Paix au café Snèffle » est publiée chez Gallimard.

Antoine Duhamel, lui, est un compositeur courageux. Ecrire un opéra pour le plaisir, alors que le cinéma et la télévision le réclament, démontre en tous cas qu'il croit très fort au théâtre chanté. C'est entre Belphégor, le Chevalier de Maison Rouge, Trente ans d'Histoire pour la Télé, Pierre le Fou, Week-End pour Jean-Luc Godard et Baisers volés pour François Truffaut qu'il a travaillé passionnément au Rital. Travaillé pour trouver la formule qui redonnerait à l'opéra l'adhésion populaire que celui-ci semble avoir perdue.

(Remo FORLANI)

D'abord, une question et sa réponse : un Rital qu'est-ce que c'est ? Un Italien, tout simplement, un de ces Italiens plus Italiens que nature que l'on rencontre dans les bas-quartiers de Paris, Hambourg, Marseille ou Frisco, dans ces bas-quartiers où tous les Polonais sont des Polaqes, les Noirs des Bougnoules et les Italiens des Ritals.

Notre bas-quartier à nous, c'est Pigalle. Pas même le Pigalle des boîtes pour Allemands en goguette avec ses néons vaguement Pop-art. Non, le Pigalle miteux où des Parisiens plus miteux encore vont boire un verre ou deux les soirs de cafard.

Ils appellent ça « être en java », les Parisiens, les vrais.

Imaginons-donc (pour ma part c'est fait) une de ces sinistres pas-même-boîtes-de-nuit où quatre ou cinq musiciens s'efforcent sans trop d'application de créer l'ambiance. Imaginons le clou du spectacle : un travesti (il y en a, à Pigalle, des cent mille fois plus consternants que celui que nous allons imaginer). Imaginons les clients : l'habitué, le classique habitué qui vient se piquer le nez chaque soir que Dieu fait, les nanas — vous savez ces petites dactylos dans les dix-huit vingt ans qui se prennent pour des filles comestibles comme on en rencontre à chaque page des magazines — la dame aussi — la dame qui est encore en fait une demoiselle et à qui ça commence à sembler long — alors elle a décidé de s'offrir une soirée pensant que, peut-être, le hasard...

Ajoutons deux visiteurs inattendus : l'un est une sorte de vagabond — un homme qui a vu du pays, peut-être à titre d'agitateur politique, sûrement à titre de traîne-savates. L'autre c'est le Rital. Il joue du



Remo FORLANI

(Photo X)

LE RITAL

Opéra en deux actes

de Remo ORLANI

Musique de
Antoine UHAMEL

DISTRIBUTION

Mademoiselle Nantes	Nicole BROISSIN
Le Rital	Jacques DOUCET
La Patronne	Suzanne LAFAYE
La Filoche	Jean AUBERT
Piotr	Robert DUME
L'habitué	Jean BOULAY
Le Garçon	Christos GRIGORIOU

Nana Catoène	Monique GALBERT
Nana Quiblier	Arlette EMONIN
Le Pianiste	Théodore PARASCHIVESCU
Le Guitariste	Barthélémy ROSSO
Le Batteur	Michel DELAPORTE
Le Contrebassiste	François RABBATH
Le Vibraphoniste	Guy BOYER

Mise en scène Raymond VOGEL

Direction musicale : Théodore PARASCHIVESCU - Décor et costumes : Jacques RAPP

Mouvements chorégraphiques : Barbara PEARCE

Les costumes ont été exécutés par Lily PETIT

Régie : Clée VERBIESE

piano. Très bien. Il parle mieux encore et ce qu'il dit, ce qu'il prétend être et savoir va semer une bienfaisante panique dans les cœurs et les esprits des clients et du personnel du café-chantant « Les Violons ».

Bienfaisante, la panique ?

A voir.

Ce que le Rital leur propose à ces gens c'est de rêver debout. Mieux : d'aller jusqu'au bout de leurs rêves.

L'ennui, le gros ennui, c'est qu'en 68 à Paris (comme d'ailleurs partout ailleurs — sauf peut-être dans quelques coins vraiment perdus, sans radio, sans télé, sans autos, sans journaux) on ne sait plus, on n'ose plus rêver, ni surtout « avoir le courage de ses rêves ». Si cette pièce était une pièce « à idées », c'est des idées dans ce goût-là qu'elle masquerait. Mais, Dieu merci, cette pièce ne veut rien prouver. Elle y parvient d'ailleurs parfaitement, comme vous allez pouvoir en juger.

•

La musique ? Pourquoi la musique ?

J'ai rencontré Antoine Duhamel il y a quelques années. Il s'agissait de fabriquer, lui et moi, une chanson pour Anna Karina. Une chanson de film.

J'ai improvisé des paroles : « la vie est magnifique ». Ce qui ne voulait rien dire de bien précis. Ce qui était magnifique, mais alors vraiment, c'est la musique qu'Antoine composa. Comme il confectionne des civets et des potées non moins magnifiques, je l'ai revu très très souvent. En mangeant, nous avons parlé. De tout. Donc de musique aussi et de cette envie que nous avons, l'un comme l'autre, de faire quelque chose qui ressemblerait aussi fort que possible à un Opéra.

Aussi quand un certain Raymond Vogel...

J'ai écrit vite. C'était facile.

Antoine a composé un peu moins vite. C'était très très difficile. Il a surmonté toutes les difficultés, franchi tous les pièges. Il a... C'est bien simple : l'honnêteté me commande de dire que le Rital (dont il déteste le titre) est son œuvre à 90 %. Au moins.

Je crois qu'il a vraiment inventé quelque chose : un genre nouveau — qui n'est ni l'Opéra (façon Mozart, Puccini ou pire), ni l'Opérette (façon Cloches de Corneville ou d'ailleurs), ni la Comédie musicale (toujours made in Broadway même quand elle a été conçue en Seine-et-Oise), ni la pièce-à-songs (voyez Brecht-Weill).



(Photo J. Jungmann, Strasbourg)

Arlette EMONIN - Monique GALBERT - Nicole BROISSIN - Robert DUME
Christos GRIGORIOU - Jean BOULAY - Jean AUBERT

Je ne sais pas exactement ce qu'il a inventé. Le mot n'existe pas. On disait d'Haendel et de Meyerbeer (qui étaient aussi Allemands l'un que l'autre) qu'ils écrivaient des opéras italiens.

Peut-être qu'on dira des œuvres des successeurs de Duhamel (il en aura, c'est sûr) : « Ce sont des opéras italiens ».

Peut-être.

Alors je serais bien content. C'est toujours agréable d'être parrain.

(Antoine DUHAMEL)

Ecrire un opéra aujourd'hui. Douteuse aventure.

L'opéra doré, fastueux, poussiéreux vestige de la société bourgeoise du XIX^e siècle, avec ses beaux sentiments et son vocabulaire châtié, ses vedettes « de passage ce soir » et son tonitruant orchestre, ses rodéos de points d'orgue... ou son catalogue complet de « leit-motiv », for the Happy-Few.

Vieille machine pour les beaux soirs des nantis (avec ballet obligatoire au 4^e acte) ou pour faciliter en toute quiétude un mariage d'affaire, comme le film « Prima della revolutione » de Bertolucci nous le rappelle.

Or, ce qui justement me préoccupe, c'est que l'opéra c'est aussi, à côté de tout cela, très beau, vraiment merveilleux. Un vieux rêve perpétuellement remis en question, où l'on voit tour à tour Pergolèse ou les Anglais du Beggars Opéra s'acharner à ridiculiser l'opéra italien « à l'antique », Mozart adapter le très audacieux « Mariage de Figaro » moins de deux ans après sa création à Paris, puis terminer sa vie en nous donnant avec « La Flûte enchantée », la plus étonnante et la plus pure vision mystique d'un monde nouveau, le monde populaire. Et Weber et Moussorgsky, et le mariage étroit qui se fait entre les révolutions nationales de 1848 et leurs chœurs lyriques : Verdi, Wagner. Et puis Offenbach et « Carmen » et « Pelléas » et enfin Alban Berg.

Alors aujourd'hui, que devons-nous faire ?

Parce que tout cela c'est bien joli, mais peu de gens pensent aller au théâtre d'opéra pour l'y trouver ; la plupart y vont, par routine, contempler ce qui n'est plus qu'un asphyxiant objet de culture, et encore.



(Photo J. Jungmann, Strasbourg)

Arllette EMONIN - Monique GALBERT - Jean AUBERT - Nicole BROISSIN
Robert DUME - Jean BOULAY - Christos GRIGORIOU

Nous avons choisi le décalage. Pas de grand théâtre, pas de fosse d'orchestre. Quelques musiciens seulement, trainant sur scène comme dans la vie — et comme dans « The Connection ». Un endroit bien ordinaire, et les gens qui s'y trouvent aussi.

Leur langage, c'est le nôtre ; leurs sentiments, ceux qui trainent aujourd'hui autour de nous.

Le Vérisme alors ? Sûrement non, car c'est avant tout d'une analyse des motivations intérieures qu'il s'agit, d'une psycho-analyse peut-être. Et plus proche sans doute de Godard, de Genêt, de Wesker (La Cuisine), que de tout exposé naturaliste ou dramatique. Car enfin, nous avons voulu qu'à travers ces moyens inhabituels, se trouve rejointe la nature profonde de l'opéra, qui confie aux voix, à leur développement en contrastes, caractères, superpositions et lyrisme, l'essentiel de la pensée.

Un mot enfin sur la musique. Si j'ai délibérément choisi comme langage pour le Rital, ce que je me permettrai d'appeler le langage banal, tonal, consonnant, thématique, simplifié à l'extrême, c'est pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le dogmatisme et la polémique esthétique.

J'y cherche au contraire un rapport étroit avec un décor, un sujet, des personnages déterminés. Je voulais en outre dégager mes interprètes de toute tension musicale afin qu'ils puissent, nageant comme des poissons dans l'eau dans une musique d'accès aisé et sans chef d'orchestre, aller rapidement à l'essentiel : le jeu, le phrasé, l'intelligence du texte, l'interprétation.

le fosse
comme
oit bien

rainent

analyse
e peut-
ker (La
enfin,
trouve
à leur
yrisme,

comme
angage
st pour
émique

sujet,
inter-
comme
as chef
intelli-

